

Quand la bise fut venue. L'imaginaire alimentaire de la sub-culture prepper

ATER Bertrand VIDAL
Université de Nîmes
FRANCE
bertrand.vidal@live.fr

Résumé : Cet article traite de la question de l'alimentation dans le survivalisme. Basée sur une netnographie du Réseau Survivaliste Francophone, il vise à comprendre le système de valeurs développé par cette culture obsédée par la fin du monde.

Mots-clés : survivalisme, *prepper*, *self-sufficient*, juste-à-temps

When the (nuclear) winter came. Food imagination of prepper subculture

Abstract: This paper addresses the issue of food in survivalism. Based on a netnography of the French Survivalist Network (RSF), it aims to understand the value system developed by this culture obsessed with the end of the world.

Keywords: survivalism, prepper, self-sufficient, just-in-time

Introduction

« La conserve est l'ami du survivaliste : son couvercle peut devenir un miroir s'il est bien poli, le corps de la conserve peut servir à déposer de petits objets, elle peut recueillir temporairement de l'eau, etc. Son métal peut être réutilisé à d'autre fin et voire même refondu », Vic Survivaliste

En sus des manières de table, des savoir-faire culinaires et autres des gastronomies régionales, la question alimentaire se résume en à une affaire culturelle. Le culinaire et ses succédanés se situent, comme l'avait remarqué Claude Lévi-Strauss, au niveau du signe (signifié, signifiant) qui sublime et déborde « l'opposition du sensible et de l'intelligible » (1964, p. 22), mettant dès lors en exergue une articulation dynamique

et cohérente de valeurs. « Dis-moi ce que tu manges : je te dirais qui tu es », avançait Brillat-Savarin. Mosaïque de savoirs, d'usages, de croyances et de représentations, les gastronomies dessinent, exaltent et revendiquent les contours d'une identité culturelle.

En effet, les pratiques alimentaires constituent dans une large mesure le support par lequel les groupes sociaux perçoivent et construisent leur singularité. Elles permettent en ce sens d'appréhender l'imaginaire d'une subculture et le *sens du style* qui la caractérise, certains aliments se constituant en aliments identitaires de base (Messer, 1972 ; Garine, 1996 ; Mariagrazia, 2008 ; Briand, 2011). Stockant boîtes de conserves et packs de bouteilles d'eau minérale mais aussi pilules d'iodes, pastilles de purification d'eau et autres composés lyophilisés, en attendant, plus ou moins impatiemment, l'effondrement de notre monde, les survivalistes¹ sont les chefs marmitons d'une singulière idée de la cuisine, dans laquelle l'imaginaire fait office d'aromates : « *Quand je stocke six mois de nourriture comme le faisaient nos ancêtres, ce n'est pas dans l'anticipation de la fin du monde, mais bien dans une intention d'indépendance face à un système juste-à-temps* »², avertit Volwest sur le site lesurvivaliste.blogspot.com.

Cet article examine le rapport à l'alimentation et l'univers symbolique afférent à la culture survivaliste contemporaine : un code normatif (Douglas, 1966) s'inscrivant dans un système de prescriptions alimentaires empreintes de considérations sotériologiques. Basé sur une étude qualitative visant, dans un premier temps, à une immersion prolongée (depuis 2012) dans les *networks* survivalistes et ses linéaments électroniques, la recherche mobilise la méthode de la netnographie (Kozinets, 2010), contraction de « network » et « ethnographie ». À cette première phase de la recherche, qui met l'accent sur les actions réciproques et l'agir communicationnel dans la construction collective de l'identité survivaliste, s'ajoute une seconde, plus classique en sociologie : une série de 4 entretiens semi-directifs centrés sur les motivations individuelles et l'influence des réseaux sociaux dans la culture survivaliste (2 membres de RSF – 34 et 2 autres individus non inscrit sur le *network* survivaliste francophone).

Ce faisant, nous avons analysé dans quelle mesure les pratiques alimentaires survivalistes, loin de se cantonner à une peur de manquer, s'inscrivent dans un système de valeurs dépassant de loin la simple accumulation compulsive. En effet, codifiées à l'extrême, les diététiques de cette subculture, qui visent à réhabiliter des pratiques

¹ Le néologisme est de Kurt Saxon, né Donald Eugene Sisco, ancien membre de l'American Nazi Party, puis des Minutemen, puis du Church of Scientology et enfin du Church of Satan (En Aout 1970, il est inculpé pour incitation au terrorisme par ses livres, *The Poor Man's James Bond*, décrivant les méthodes de préparation de bombes artisanales à utiliser contre ce qu'il nomme les ennemis de la nation : anarchistes, gauchistes et étudiants). Le terme, avant d'être une contre-culture, décrit le mode de vie des pionniers de l'ouest américain, leur ingéniosité et leur aptitude à survivre en milieu hostile et aussi valoriser la rencontre de l'homme avec sa/la nature.

² Les citations en italiques sont issues des données netnographiques.

et des comportements alimentaires révolues dans nos sociétés dites de l'abondance, n'en restent pas moins gouvernées par un imaginaire, auquel le survivaliste s'emploie quotidiennement à obvier : l'irrémissible déclin de nos modes de vie et de nos façons de penser.

1. Le style *prepper*

Constitués sur une série de métaphores voire de devises obsédantes³, la philosophie survivaliste s'édifie sur un *ethos* et une *praxis* érigeant la critique de « la pression du confort » (Méheust, 2009) et la préparation physique et psychologique aux dangers en canons et, ainsi, se présente comme une forme de pragmatisme spéculatif⁴ profondément pessimiste⁵. Cependant, si l'on convient qu'on ne naît pas survivaliste mais qu'on le devient (en y étant initié), c'est-à-dire que le phénomène se caractérise par un processus d'apprentissage d'opinions, valeurs et habitudes, il est intéressant de considérer qu'aujourd'hui, contrairement à son origine *hard*, la culture survivaliste ne subit plus les dictats des livrets et séminaires distillant verticalement l'opinion de ses gourous⁶. Désormais – et c'est pour cela que l'on parle de *preppers*⁷ – la transmission des connaissances et des savoir-faire a considérablement changé : blogs, chaînes *Youtube* et pages *Facebook* sont parties intégrantes de l'expérience culturelle ainsi que de la construction interactionnelle et communicationnelle de leur identité. En ce sens, il s'avère intéressant de noter que bien qu'ils brossent une « culture matérielle » (Appadurai, 1985 ; Miller, 1987) – stocks de boîte de conserve, d'eau, de *medikits* et d'armes mais aussi *Do It Yourself*, *bushcraft*, récupération et recyclage – paradoxalement empreinte d'un esprit anti-consumériste (Soper, 2007), « le lien importe plus que le bien » (Cova, 1995, p. 7) dans leur projet contre-culturel cristallisant une volonté de sortir « du rythme effréné de la vie urbaine » (Soper, 2008, p. 571).

Ceci étant, cet article est le fruit d'un travail d'enquête en sociologie sur l'imaginaire des néo-tribus (Cova, Kozinets & Shankar, 2007) *preppers* francophones. Il se fonde sur l'analyse comparée d'entretiens semi-directifs auprès de 4 *preppers* français et d'une netnographie du Réseau Survivaliste Francophone sur Facebook (RSF-MERE). Initiée par Robert Kozinets (2010), la netnographie est une

³ « *Le pire est à venir* », « *le progrès est en faillite* » et « *la nature vaut mieux que la culture* ».

⁴ « *Quelque chose se prépare* » et « *il faut y être prêt* », sans savoir précisément quoi !

⁵ « *Il faut toujours imaginer le pire* » ou encore « *mettez vos lunettes de pessimiste et examinez tout ce qui pourrait aller mal [...], cela pour au minimum cinq ans* ».

⁶ Essentiellement des penseurs et politiciens libertariens, à l'instar de Kurt Saxon, Howard J. Ruff, Harry Browne et Don Stephens.

⁷ Sans prétention politique ou raciale, les *preppers* se caractérisent comme un mode de vie et une identité sociale (dont internet, les blogs et les réseaux sociaux participent) orientés vers la préparation à tout un éventail de scénarios, allant d'une simple panne de voiture en campagne à une apocalypse nucléaire en passant par une récession économique.

méthode d'enquête qualitative qui utilise le web 2.0 comme source de données en s'appuyant sur les communautés *on-line*, en analysant « les actes communicationnels [...] en cherchant à leur donner sens » (Bernard, 2004, p. 53). Outre les abondants échanges entre ses membres⁸, l'enquête s'est également intéressée à leurs productions (blogs et sites personnels) et à tout document susceptible d'éclairer la recherche (littératures, cinématographies et brochures conseillées). Par ailleurs, reprenant la méthodologie développée par Iis Tussyadiah & Daniel Fesenmaier (2009), l'enquête a aussi pris en compte le rôle des vidéos partagées dans l'espace numérique de cette néo-tribu, notamment les 41h. 49min. 46sec. et les 285 vidéos partagées sans exception aucune sur RSF-MERE de la chaîne Youtube de Volwest, principal *influencer* (Belz & Baumbach, 2010) de la communauté francophone et instigateur de RSF⁹. Depuis 2012, cette immersion prolongée dans le network francophone, étudié selon l'approche de la *Consumer Culture Theory* (Arnould & Thompson, 2005), nous permet d'avancer les résultats suivants :

Si, dans l'imaginaire social, la figure du survivaliste résonne avec celle d'un paranoïaque au bord de la folie dangereuse, lorsque l'on se penche sur sa gastronomie et ses pratiques culinaires, l'on peut y voir en filigrane, avec ses codes et ses valeurs, ses habitudes et ses expériences symboliques, l'expression d'une subculture fondée sur la critique de ce qu'ils identifient comme un système-monde consumériste constitué d'interdépendances (marché, technologie, industrie agroalimentaire) – inexorablement au bord de l'effondrement.

2. L'alimentation symbolique

L'homme en sa qualité d'omnivore, en plus de s'alimenter indifféremment de denrées d'origine animale ou végétale, se repaît d'une incommensurable ration d'imaginaire. Comme le souligne le sociologue Claude Fischler, « le symbolique et l'onirique, les signes, les mythes, les fantasmes nourrissent, eux aussi, et ils concourent à régler notre nourriture. Dans l'acte alimentaire, homme biologique et homme social sont étroitement, mystérieusement, mêlés et intriqués » (1979, p. 1). La grammaire culinaire se conjugue sur un temps onirique et symbolique : *patterns* socioculturels, représentations, systèmes de normes et codes gouvernent les gastroscopies. De la sorte, interroger les perceptions culinaires nécessite en prime instance de dissocier les aspects physiologiques de l'alimentation de ses aspects culturels. Cette démarche, développée par l'anthropologie culturelle et considérant l'alimentation comme un *code*, souligne les aspects sociaux et culturels de la nutrition. Convenant que les choix gastronomiques « ne sont pas fondés sur la physiolo-

⁸ RSF-MERE contient près de 500 sujets/*posts* publiés et près de 2000 commentaires.

⁹ Le 21 février 2012, Volwest poste une vidéo sur Youtube proposant de réunir les francophones sur le modèle des *networks* US. Dans cette dernière, il demande d'instaurer un responsable par département. Le 29 février 2012, 53 pages ayant leurs propres responsables commencent leurs activités en France auxquelles, l'on peut ajouter la Suisse, la Belgique et le Québec. En avril 2015, il existe 94 communautés Facebook appartenant à RSF-MERE et plus de 4500 fans/adeptes.

gie, mais sur un sentiment d'ordre esthétique » (Douglas, 1979, p. 145), cette perspective implique de reconnaître que dans l'éventail des actions ordinaires, l'alimentation est « celle qui chevauche de la façon la plus déroutante la ligne de partage entre nature et culture. Le choix des aliments est lié à la satisfaction des besoins du corps, mais aussi dans une très large mesure à la société » (Douglas, 1979, p. 146).

Autrement dit, une singularité culturelle ne se comprend qu'une fois contrebalancé le contexte qui la caractérise, c'est-à-dire l'ensemble des réseaux d'interrelations entre des pratiques quotidiennes et une vision du monde. Cela équivaut alors à penser la culture comme une opération cognitive consistant à classer, évaluer et hiérarchiser voire encore, comme le souligne le sociologue Joseph Gusfield (1980) à propos de l'alimentation saine, l'environnement physique et spirituel en systèmes et sous-systèmes mythiques et symboliques. « Les principes de sélection qui guident l'être humain dans le choix de ses ressources alimentaires, selon toute vraisemblance, ne sont pas d'ordre physiologique mais culturel » (Douglas, 1979, p. 146).

En définitive la culture serait le fait d'établir un ordre mythique ou un royaume des valeurs, et la culture alimentaire d'ajouter de la valeur symbolique en se souciant peu ou prou de la valeur nutritionnelle ou physiologique d'un mets. Les règles alimentaires ne prennent sens qu'en tant qu'éléments d'une conception générale de l'univers, en fonction des résonances d'une cosmogonie (un ensemble d'interactions signifiantes entre tangible et intangible) et, en ce sens, l'alimentation survivaliste s'enracine dans l'ordre (culturel et symbolique) selon lequel les survivalistes structurent leurs expériences quotidiennes.

3. L'imaginaire TEOTWAWKI

Partagés entre croyance scientifique (construite sur la base d'études et de rapports officiels toujours plus alarmistes : GIEC, WWOSC 2014, NASA, WWF, etc.) et résurgences eschatologiques, les survivalistes développent une pensée hypercritique qui anticipe l'effondrement de notre mode de vie actuel et de ses adjuvants (la domination légale étatique, l'agri-business, l'économie pétrolière, la sécurité nationale, etc.) et se préparent à un futur où la sécurité et le confort tomberont sous les estocades du « *struggle for life* ». Ainsi, afin de survivre aux désastres (crise de l'autonomie économique et énergétique), le survivaliste doit avant tout retrouver le primitif qui sommeille en lui (Vidal, 2012). Appelée par l'éco-architecte Don Stephens, « *survival retreat* »¹⁰, cette subculture abhorre le mode de vie contemporain¹¹ et cite la civilisation industrielle à comparaître au procès de la Fin du monde

¹⁰ Quitter la ville et se « réaliser » *into the wild*.

¹¹ « *Tout le système est pourri à la base et jusqu'à la moelle* ».

– et, *de facto*, considère un retour à la Nature¹² comme l'ultime remède aux maux à venir.

En effet, édifié sur une obsession apocalyptique, le survivalisme propose un menu entièrement tourné sur un scénario du pire : le TEOTWAWKI¹³ ; et place la BAD¹⁴ au centre de l'idée de survie, laquelle, en ce qui concerne le rapport à la nourriture, vient remédier (stock et production alimentaires allant de 1 mois à 2 ans) à un éventuel défaut d'approvisionnement des commerces en cas de « scénarios vert », « orange » ou « rouge » (*ie.* de la panne de quelques heures au *blackout* définitif).

Ici s'échafaude un point nodal de leur diététique : la « *résilience alimentaire* ». Issue d'un imaginaire nostalgique, elle promeut la prévision comme un acte quotidien moral et séditeux que la société dite « *consumentiste* » a progressivement rendu caduc. Alors emmagasiner dans une BAD du blé, de la viande séchée, des conserves alimentaires, de l'eau, voire encore du bois de chauffage et du carburant, équivaut non seulement pour les *preppers* à reproduire un comportement séculaire ayant fait ses preuves par le passé en matière de crise¹⁵ mais aussi embrasse d'autres significations : tantôt retrouver ses « *instincts corrompus* » par le raffinement au sens littéral du terme et ainsi recouvrer « *un esprit serein face aux difficultés futures, et aussi être libre* », tantôt réactualiser un héritage perdu, une mémoire fantasmée mais néanmoins dévoyée : « *ces valeurs intrinsèques que nos grands-parents nous avaient transmises, mais que nous avons oubliées* ». « *Du temps de nos anciens ne pas posséder un stock alimentaire était tout simplement impensable... Les urbains d'aujourd'hui ont tout oublié* », disent-ils.

« *Synonyme de prévoyance et d'indépendance* », la résilience alimentaire s'échafaude à la fois comme une idéalisation d'un mode de vie révolu – celui de nos aïeux, considérés comme plus proches de la nature et de ses circonvolutions et donc mieux adaptés que nos contemporains « *assujettis à l'abondance* » – et comme une pratique cristallisant une certaine critique sociopolitique. Nauséabonde à son origine – avec son fondateur, Kurt Saxon, ancien membre de l'*American Nazi Party* et des *Minutemen* – la critique sociétale que porte le mouvement s'adoucit et entre dorénavant en résonance avec nombres de préoccupations écologistes : autonomie alimentaire, indépendance énergétique, réseaux d'échanges locaux, soutenabilité, permaculture et biodynamie. En substance, l'occidental farouche consommateur,

¹² Voir un rencontre avec sa nature authentique, « l'autre nous-mêmes plus originel, non frelaté » (Liogier, 2012, p. 185).

¹³ « *The End Of The World As We Know It* » : la fin du monde tel que nous le connaissons.

¹⁴ « *Base Autonome Durable* » : le lieu de repli en cas de force majeure. « *Autonome et durable* », il doit pouvoir se passer de toute aide extérieure, notamment en matière de nourriture, d'énergie, d'eau et de soins.

¹⁵ Ils citent principalement les témoignages de « *nos grands-parents ayant vécu la guerre* » et les « *tribus nomades* », nos meilleurs conseillers lors de la conception de la RAM (« *Résilience Alimentaire Mobile* », c'est-à-dire des aliments ayant un fort apport énergétique et étant facile à préparer et à transporter).

urbain, métropolitain, est un homme en défaut, une sorte d'infirmes de guerre ou de mutilé du consumérisme postindustriel qui a perdu les « *compétences* » (« *naturelles* », « *primitives* », « *ancestrales* » ou « *sauvages* ») car il demeure trop éloigné de la Terre et de la/sa Nature.

4. La cigale et la fourmi

« *Manges ce que tu stockes, stockes ce que tu manges* » ; « *Mieux vaut avoir trois ans d'avance que cinq minutes de retard* » ; « *Une crise grave s'annonce, donc je stocke et je sais que je m'en servirai* »... Avec ses adages aux allures de programmes philosophico-diététiques, le marmiton *prepper* applique à la constitution de son stock alimentaire de survie des critères dont les implications structurales sont riches d'une symbolique et d'une mythologie apocalyptique. Toujours le sentiment d'un désastre à venir régent sa cantine. En bref, un imaginaire qui tend à légitimer les conduites et se donne comme un champ des interactions électroniques ou physiques entre les sujets et/ou un champ de compréhension du monde qui participe à mettre en jeu une série structurale d'oppositions complémentaires (entre d'un côté, l'alimentation « *sensée* », « *durable* », « *essentielle* » et de l'autre, la « *machine alimentaire cauchemardesque* »).

Focalisés sur une critique du « *juste-à-temps* » ou du « *flux tendu* » – ce mode d'organisation et de gestion de la production industrielle qui consiste à minimiser les stocks, présenté par les *preppers* comme « *la pire maladie du 21^e siècle* », une « *logistique vulnérable* », « *superficiel[le]* » et « *une forme d'assistanat* » qui lorsque une crise survient « *nous plonge dans un univers que nous avons plus ou moins oubliés* » (photos de supermarchés dévalisés à l'appui) et « *devient alors un système "trop-tard"* » – ils « *réduisent des données apparemment arbitraires à un ordre* » (Lévi-Strauss, 1964, p. 18) pour ordonner le monde selon une forme narrative, celle de la fable de *La cigale et la fourmi*, qu'ils érigent plus ou moins sciemment comme un *royaume des valeurs* : « *La cigale et la fourmi exprime une loi particulière qui nous invite à visiter l'univers énergétique de la nourriture, et plus précisément de l'organisation alimentaire au sein de nos foyers, écrit Volwest. [...] L'organisation alimentaire de la fourmi est avant tout de pouvoir nous permettre une certaine autonomie nutritive* ».

Ainsi, les thèses et les opinions sur la diététique issues de la pensée survivaliste mettent en avant un ordre symbolique qui forme un système combinatoire dans lequel le comportement du *prepper* s'oppose radicalement à la philosophie « *juste-à-temps* », tout comme les valeurs de « *la fourmi* »¹⁶ s'opposent à l'insouciance de

¹⁶ « *La fourmi* », en plus d'être un élément générique de l'imagerie *prepper* (représentation statistique forte dans les blogs et pages Facebook), possibilise un sentiment d'appartenance source de la conscience des membres de former une groupe. Sur RSF, les *preppers* s'appellent les « *fourmis* » : ie. « *Alors ce café entre fourmis ? ☺* ». Notons aussi l'*American Networking To Survive* dont l'acronyme *A.N.T.S.* rappelle aussi cette fascination pour l'image de l'insecte prévoyant.

« la cigale », « l'autosuffisance » au « consumérisme marchand » et « les pratiques et valeurs oubliées de nos grands-parents » à celles des « prisonniers [du] confort ». C'est pourquoi, les boîtes de conserves, les produits lyophilisés, mais aussi le miel avec ses dates de péremption bravant le temps immédiat de la « *vie au jour le jour des urbains* » matérialisent cette idée d'insoumission à la fugacité et à la précarité des sociétés industrielles et, dès lors, deviennent des objets-symboles de l'ordre esthétique propre à cette mouvance érigeant la prévision, la résilience et l'autonomie énergétique en déontologie.

Et comme la survie est une affaire de tous les jours et qu'il est nécessaire de se garder des « *mésaventures de la cigale* », lorsqu'il n'est pas dans sa BAD, à moins de se lancer dans le *paleodiet*¹⁷, le *prepper* impose la RAM au fond du « *Bug Out Bag* »¹⁸ ou de l'« *EveryDay Carry* »¹⁹. Idéalement composée de MRE²⁰ « *fait maison* », la RAM peut comprendre : du miel²¹, du beurre d'arachide²², des « *trail-mixes* »²³ et, enfin, les classiques barres protéinées qui font le bonheur des randonneurs ou des cyclistes en mal d'énergie et conviennent donc parfaitement à cet idéal de survivance *into the Wild*.

Conclusion

En définitive, le rapport aux aliments peint un abrégé de la vision du monde des *preppers*. Contrairement à ce que l'on peut penser au premier abord, il n'y a point la manifestation d'une accumulation compulsive (syllogomanie ou syndrome de Diogène), gouvernée par ce que l'on nomme *Fear Of Missing Out*, mais plutôt la résultante d'une vision du monde – certes, angoissée et dans laquelle la peur TEOTWAWKI est bel et bien présente – qui est la marque d'une certaine rationalité, d'un ordonnancement de valeurs, allant même jusqu'à proposer une critique du « *labyrinthe de dépendances* » dans lequel le consumérisme plonge l'individu.

En abordant la question de la « *résilience alimentaire* », la caricature d'un survivaliste intégralement gouvernée par l'angoisse apocalyptique perd de son crédit et

¹⁷ Phénomène « buzz » qui prône le retour à l'alimentation originelle des populations de chasseurs-cueilleurs et trouve écho dans la pensée du survivaliste la plus radicale et primitiviste. *I.e.* <http://paleoqc.com/2014/08/25/les-4-aspects-du-survivalisme-paleo/> [Retrieved October 17, 2014].

¹⁸ Sac d'évacuation.

¹⁹ Le minimum vital que l'on porte sur soi tous les jours.

²⁰ « *Meal, Ready-to-Eat* » : les rations types de l'armée.

²¹ Outre sa valeur énergétique, il peut aussi servir à cicatriser les plaies superficielles.

²² En plus de posséder un rapport poids/calories très intéressant pour un EDC, ils comportent pour le *prepper* l'avantage éthique/éco-responsable d'être exempts d'additifs, colorants, conservateurs, cires ou hydrocarbures.

²³ Qualifiés d'aliment « *magique* », notamment pour le respect du principe, PVEPP, édicté par l'auteur du blog survivalfightingspirit.blogspot.fr, anciens membres des Forces Spéciales Françaises : « *Poids, Volume, Efficacité, Praticité et Prix* ».

invite à penser la complexité de cette pratique qui, lorsqu'elle entre en résonance avec l'écologie ou la critique sociale, prend une consistance plus complexe que ce que les poncifs issus de l'imaginaire cinématographique, vidéoludique et littéraire le laissent présager. Ainsi, bien que le mouvement ne peut se garder de compter dans ses membres – qui ne cessent de croître²⁴ – des paranoïaques au bord de la folie dangereuse ou du fanatisme mystico-politique, il faut cependant accepter que sa pensée relève désormais d'une communalisation et d'une discussion des savoirs, des expériences et des visions du monde – auxquelles le partage des méthodes, d'expériences, de conseils sur les réseaux sociaux ou via les émissions télévisées *mainstream* comme *Man Versus Wild* (2006-2011), *Doomsday Preppers* (2012-...), voire encore *Kohlantha* (2001-...) et *The Island* (2014-...) participent.

Références

- Appadurai, A. (1985). *The Social Life of Things*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Arnould, E. J., & Thompson, C. J. (2005). Consumer culture theory (CCT): Twenty years of research. *Journal of consumer research*. 31(4), 868-882.
- Belz, F.M. & Baumbach, W. (2010). Netnography as a method of lead user identification. *Creativity and Innovation Management*. 19(3), 304-313.
- Bernard, Y. (2004). La netnographie : Une nouvelle méthode d'enquête qualitative basée sur les communautés virtuelles de consommation. *Décision marketing*. 36, 49-62.
- Briand, K. (2011). Quand les identités cuisinent. In O. Lazzarotti & P.-J. Olganier. (Eds.). *L'identité, entre ineffable et effroyable* (p. 204-209). Paris: Armand Colin.
- Cova, B. (1995). *Au-delà du marché. Quand le lien importe plus que le bien*. Paris: L'Harmattan.
- Cova, B., Kozinets, R. & Shankar, A. (Eds.) (2007). *Consumer Tribes*. Burlington: Butterworth-Heinemann.
- Douglas, M. (1966). *Purity and Danger: An Analysis of Concepts of Pollution and Taboo*, London: Routledge and Keegan Paul.
- Douglas, M. (1979). Les structures du culinaire. *Communications*. 31(1), 145-170.
- Fischler, C. (1979). La nourriture. Pour une anthropologie bioculturelle de l'alimentation. *Communications*. 31(1), 1-3.
- Garine, E. (1996). Une bonne sauce de mauvaises herbes. In F. Cousin, & M.-C. Bataille. (Eds.). *Cuisines, reflets des sociétés* (p. 77-96). Paris: Sépia/Musée de l'Homme.
- Gusfield, J. (1980), *The Culture of Public Problems*, Chicago: University of Chicago Press.
- Kozinets, R. (2010), *Netnography: Doing Ethnographic Research Online*. London: Sage.

²⁴ En 2014, *Youtube* compte plus de 650 chaînes, distillant philosophie et conseils pratiques (certaines vidéos sont vues plus de 460 000 fois).

- Lévi-Strauss, C. (1964), *Mythologiques. Le cru et cuit*. Paris: Plon.
- Liogier, R. (2012). *Souci de soi, Conscience du monde. Vers une religion globale ?*. Paris: Armand Colin.
- Mariagrazia, M. (2008). Cuisines identitaires : remémoration et déclaration d'identité. *Ela. Études de linguistique appliquée*. 150(2), 245-255.
- Méheust, B. (2009). *La politique de l'oxymore*. Paris: La Découverte.
- Messer, E. (1972). Patterns of "Wild" plant consumption in Oaxaca, Mexico. *Ecology of Food and Nutrition*. 4(1), 325-332.
- Miller, D. (1987). *Material Culture and Mass Consumption*. New York: Basil Blackwell.
- Soper, K. (2007). Re-thinking the "Good Life": The citizenship dimension of consumer disaffection with consumerism. *Journal of Consumer Culture*. 7(2), 205-229.
- Soper, K. (2008). Alternative Hedonism, Cultural Theory and the role of Aesthetic Revisioning. *Cultural Studies*. 22(5), 567-587.
- Tussyadiah, L.P. & Fesenmaier, D.R. (2009). Mediating tourist experiences: Access to places via shared videos. *Annals of Tourism Research*. 36(1), 24-40.
- Vidal, B. (2012). Survivre au désastre et se préparer au pire. *Les cahiers psychologie politique*. 20. Retrieved January 15, 2012 from <http://lodel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=2048>.